



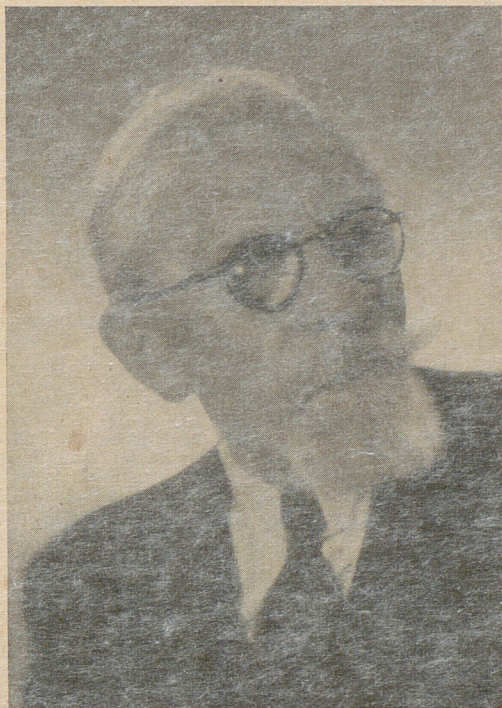
LES
CAHIERS
DES DROITS DE L'HOMME
REVUE MENSUELLE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
27, Rue Jean-Dolent — PARIS-XIV^e
Compte Chèques Postaux : 218-25 Paris

Directeur : Daniel MAYER
Secrétaire de Rédaction :
Blanche Cougnenc

Prix de ce numéro : 70 FRANCS
Abonnement pour 10 n^{os} : 700 FRANCS

ÉMILE
KAHN



21 décembre 1876

★

21 janvier 1958

4p298

Les obsèques

Le 24 janvier, à la tombée de la nuit, la dépouille mortelle du Président Emile Kahn, mort à Montpellier le 21 janvier, était ramenée rue Jean-Dolent. La salle des séances du Comité Central avait été transformée en chapelle ardente et les membres du Comité montèrent toute la nuit, autour du cercueil, une garde d'honneur.

Le 25 janvier la Ligue faisait à son Président des obsèques solennelles. Des milliers de ligueurs, de sympathisants, d'amis s'étaient massés dans la cour de l'immeuble, tendue de noir, et dans la rue, interdite pour deux heures à la circulation, tandis que les personnalités et les délégations s'entassaient dans la maison, trop petite en ce jour de deuil.

A la demande de Mme Suzanne Collette-Kahn, traduisant un vœu qu'avait naguère exprimé le Président, la cérémonie débuta par un émouvant solo de violoncelle qu'il aimait; puis M. Georges Gombault prit la parole au nom de la Ligue française.

Avant le discours que devait prononcer M. Paul-Boncour au nom de la Fédération Internationale des Ligues des Droits de l'Homme les assistants, bouleversés, entendirent dans une nouvelle émission de la chronique que prononçait, une semaine plus tôt, à la radio, M. Emile Kahn, la voix familière qui désormais ne leur parlerait plus.

Puis le cortège se forma et gagna, précédé des chars portant les fleurs, le cimetière Montmartre où devait avoir lieu l'inhumation. Le temps était beau et la foule du samedi était nombreuse dans les rues. Des dispositions avaient été prises pour que le cortège puisse se dérouler avec toute la solennité des cortèges officiels, voies dégagées, service d'ordre discret mais efficace.

Sur le long parcours de la rue Jean-Dolent à Montmartre, tout Paris s'associa au dernier hommage de la Ligue à son Président disparu.

A. M.

A MONTPELLIER

Dès que la nouvelle de la mort du Président est parvenue à Paris, deux membres du Bureau MM. Georges Boris vice-président et Louis Pansard trésorier général se sont rendus à Montpellier en vue de prendre avec la Section toutes dispositions utiles.

Une cérémonie à laquelle assistaient notamment le Maire de Montpellier, un représentant du Préfet, le Directeur Général des Hôpitaux de Montpellier, le Maire de Nîmes, et de nombreux ligueurs, eut lieu au moment du transfert du corps.

Nous publions ci-dessous les allocutions prononcées par M. Ludgar Pinet, Président de la Section de Montpellier, et le Professeur Boulet.

M. Ludgar Pinet,

Mesdames,
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Président du Conseil général,
Monsieur le Maire,
Mesdames, Messieurs,

La Ligue de Droits de l'Homme et du Citoyen est en deuil. Le Président Emile Kahn n'est plus.

En ma qualité de Président de la Section de Montpellier, j'ai le triste devoir de lui dire ici un dernier adieu. Je sais que je suis également l'interprète de toutes les Fédérations et Sections de la Ligue pour rendre un hommage solennel, le plus éclatant et le plus attristé en même temps, à notre vénéré Président.

Emile Kahn est né à Paris, le 21 décembre 1876. Agrégé d'Histoire et de Géographie, il a fait sa carrière dans la capitale. Il fut également journaliste et polémiste à la pensée élevée, au style remarquable de netteté.

Dès sa jeunesse, Emile Kahn s'est toujours mêlé aux luttes de la Ligue. Etudiant au moment de l'affaire Dreyfus, il fut en 1898 l'un des fondateurs de la Ligue des Droits de l'Homme. Et depuis, inlassablement, il a poursuivi la mission qu'il s'était donnée : faire connaître à tous ce qu'est la Ligue, cette Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, créée en des heures sombres pour la défense des droits imprescriptibles de chaque individu, quelles que soient sa race, sa religion, la couleur de sa peau... Son souci a été, partout et toujours, de défendre non pas une liberté théorique ou métaphysique, mais les libertés.

Membre du Comité Central depuis 1909, puis Vice-Président de 1929 à 1932, il fut d'abord Secrétaire général de 1932 à 1953, maintenant dans la clandestinité les activités de la Ligue dissoute, prenant une part active à sa résurrection à la Libération. Il en fut élu Président en octobre 1953.

Ardent propagandiste, messenger itinérant, Emile Kahn, en dépit de ses 81 ans, est mort à la pointe du combat, car c'est au cours d'une tournée de conférences qu'il est décédé à Montpellier.

Il nous avait fait le grand honneur de choisir notre cité pour exposer les idées de la Ligue sur la nécessité et l'urgence de défendre les libertés humaines en France comme Outre-mer.

C'était pour nous, Ligueurs, une grande joie de l'accueillir parmi nous, car il y avait trois ans déjà qu'il ne nous avait stimulés de sa présence si pleinement enrichissante.

Mais, pris d'une indisposition brutale, il dut être transporté en clinique le vendredi 10 janvier; il a rendu le dernier soupir mardi matin, ayant à ses côtés son épouse, M^{me} Collette-Kahn, sa compagne si étroitement associée à son œuvre et à ses travaux.

Tous nous pleurons Emile Kahn... J'ai revu hier le Président sur son humble lit. Calme et serein, grand dans la mort comme il le fut dans la vie, il est pour nous un exemple.

M. le Professeur Boulet

de la Faculté de Médecine de Montpellier

Mesdames,

Au moment où la foule émue est rassemblée pour accompagner le Président Emile Kahn et pour s'incliner devant votre immense malheur et celui de tous les vôtres, vous avez voulu, dans une pensée particulièrement délicate, que pût s'exprimer une voix non officielle, la voix de l'amitié.

Et vous avez tenu à ce que le porte-parole de cette amitié fût l'un de ceux qui avaient reçu, de celui qui allait mourir, les derniers regards, les dernières poignées de mains, si chaleureuses qu'elles ont pris la valeur d'un inoubliable adieu.

Cette amitié, elle ne peut taire sa douleur et elle ne peut s'empêcher d'y mettre la note personnelle de quelqu'un qui a ressenti l'impuissance de la lutte menée pour arracher à la mort un homme qui, au début de ce siècle, était entré dans l'action pour arracher, ne fût-ce qu'un seul être humain à l'injustice.

Mais notre douleur est, aujourd'hui, comme transfigurée devant la grandeur de l'idéal que représentait Emile Kahn, Président de la Ligue des Droits de l'Homme.

Notre amitié se fait un devoir de mesurer cette grandeur.

Nous traversons une période difficile de l'histoire qui nous fait mieux apprécier la valeur et les mérites d'une si belle existence.

Des conquêtes essentielles que, dans notre adolescence, nous avons cru définitives, se trouvent remises en cause, menacées, et cela même chez les peuples les plus civilisés.

Nous assistons à une flambée des nationalismes, des passions racistes, des méthodes de violence, à une menace des droits les plus sacrés de la personne humaine.

La raison d'Etat se trouve partout invoquée pour tenter de justifier les pires atteintes à ces droits de l'homme.

Son rayonnement s'étendait au-delà de nos frontières. Il fut, en effet, l'un des premiers parmi les initiateurs et animateurs de ce qui était à l'origine la Ligue internationale et qui est maintenant la Fédération internationale. Il fut toujours, au cours des congrès internationaux écouté et suivi.

Ses qualités d'homme de bien, son désintéressement, son courage inflexible, partout où il passait, attiraient et retenaient le respect.

La vie d'un tel homme a été un apostolat.

C'est étreint d'une émotion profonde, que je salue, une fois encore, la mémoire de notre cher Président, dont le souvenir restera gravé dans le cœur de tous ceux qui ont connu ce grand démocrate, ce grand patriote, ce grand républicain...

A M^{me} Collette-Kahn, son épouse, à sa fille, M^{me} Hermann, j'adresse l'expression de notre profonde sympathie. Votre peine, mesdames, est la nôtre. Que, dans votre douleur, vous soit un réconfort la présence autour de vous et de la mémoire de votre grand disparu, de tant d'amis, connus et inconnus...

Cher et vénéré Président, adieu !

La torture elle-même, la hideuse « question », n'est-elle pas, par une hypocrisie aggravante, officiellement couverte dans les faits, bien que condamnée verbalement ?

Et alors nous comprenons, devant cette lutte permanente entre les forces de régression et les forces de progrès, ce qu'il a fallu de courage, de ténacité, à Emile Kahn pour supporter les pénibles épreuves qui ont jalonné les étapes de sa vie de militant.

Nous comprenons aussi que cette vie n'aura eu de sens que si son effort est continué.

Nous recevons de lui une double consigne, celle de persévérer, mais aussi celle d'espérer.

Malgré les reflux momentanés auxquels nous assistons, nous espérons plus que cela, nous croyons en face d'une si grande figure, et parce que nous savons que, de par le monde, nombreux sont les disciples d'un même idéal, que l'humanité est en marche vers le progrès.

Nous croyons que le sens de l'histoire ne sera pas dévié, que la justice triomphera de l'arbitraire et la liberté de toutes les formes de l'esclavagisme et de l'intolérance, que les pacifiques auront raison de la guerre, que l'unité humaine effacera les frontières, que l'amour sera plus fort que la haine.

Emile Kahn, notre action se poursuivra. Vous étiez venu, malgré votre grand âge, porter votre généreux message dans nos départements méridionaux. Vous avez succombé debout, debout sur la brèche.

Nous n'avons pu entendre une fois encore votre parole, mais vous nous laissez plus qu'une parole, vous nous laissez un exemple, votre exemple !

Vous pouvez dormir en paix.

Le flambeau que vous avez porté si haut ne s'éteindra pas.

A la radio

A PARIS

M. René Cassin, Vice-Président du Conseil d'État,

Emile Kahn, Président de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme, est mort à l'âge de 81 ans, frappé alors qu'il accomplissait, dans l'Hérault, une tournée de conférences.

Il n'est personne, même parmi ceux qui ne partageaient pas ses opinions, qu'une telle nouvelle puisse laisser indifférent.

En effet, Emile Kahn, Parisien de formation universitaire, n'a pas cessé, depuis 1898, date de son adhésion à la Ligue récemment créée par Trarieux et Pressensé à l'occasion de l'affaire Dreyfus, de combattre pour la justice et contre l'oppression de l'homme.

Devenu Secrétaire général de la Ligue après l'élection de M. Guernut comme député, puis Président après l'assassinat de Victor Basch, la mort de Paul Langevin et la retraite de Sicard de Plauzoles, il a toujours fait preuve d'un désintéressement et d'une foi inégalée dans le droit et la liberté.

Historien, journaliste, apôtre, il a mené une vie exemplaire. Je n'ai, au Conseil d'État, jamais reçu une lettre de lui qui ne fût pour plaider, sans distinction de parti, de confession ou de rang social, la cause d'un homme méritant justice.

Il est à souhaiter que des jeunes générations émergent, à leur tour, de nobles champions des libertés humaines.

Rue Jean-Dolent

Discours prononcé au nom de la Ligue

par M. Georges Gombault, Vice-Président

Quel destin exaltant que celui de l'homme qui tombe au service de son idéal ! Mais aussi quelle déchirante tristesse pour les siens, pour ses compagnons de route, de se voir arracher celui qui leur désignait depuis tant d'années les cimes à atteindre et les entraînait vers les sommets ! Emile Kahn a vécu pour la Ligue. Il est mort pour elle.

La Ligue, il ne concevait pas l'existence sans elle. Nous ne nous la représentions pas sans lui. Rarement, homme et institution s'identifièrent aussi complètement, depuis cette mémorable soirée de 1898 où, jeune étudiant conduit pas son père, il donna à notre association naissante, son adhésion enthousiaste et réfléchie, jusqu'à cette ultime conférence de Nîmes où il plaidait, de toute son âme chaleureuse, la cause de la vérité, du droit, de la liberté, de la justice et de la paix.

Vérité, droit, liberté, justice, paix ! C'étaient ses idées maîtresses, ses principes de base. Ils ont assuré l'unité de sa pensée et de son action, — cette unité rectiligne et pure qui fut la marque de sa forte personnalité.

C'est dans l'Université, école permanente d'indépendance, qu'Emile Kahn apprit à servir ces déesses dont le culte exige courage et abnégation. Ses maîtres dont les préférences furent Lavisse et Seignobos, lui enseignèrent les règles de la méthode historique, et toujours il observa, dans son analyse des événements, la plus scrupuleuse rigueur ; toujours aussi, il s'appliqua à découvrir les liens des faits politiques, économiques, sociaux et il sut, dominant le contingent, considérer les vastes ensembles. Les professeurs de la Sorbonne, leur élève les retrouvait dans toutes les manifestations où les intellectuels d'alors luttaient avec Jaurès et de rares hommes politiques, avec une élite bourgeoise libérale

et prolétarienne, pour délivrer un innocent, victime de fanatisme raciste et de l'esprit de caste. C'était l'affaire Dreyfus. Elle marqua profondément Emile Kahn, comme tous ceux qui, même au rang le plus modeste, prirent part à cette grande bataille, on pourrait dire à cette révolution. Emile Kahn comprit qu'il y aurait toujours des innocents à libérer. Il se consacra à cette œuvre, noble entre toutes. Il devait découvrir, au cours des années, que le nombre s'en accroît au lieu de diminuer. Mais les déceptions n'atténuèrent pas sa foi au progrès. Loin de céder au lâche abandon, il redoublait d'efforts.

..

Ainsi, Emile Kahn fit deux parts de sa vie. Agrégé, il enseignait l'histoire. Militant, il lutta pour infléchir la vie quotidienne dans le sens favorable au plein épanouissement de l'individu, c'est-à-dire pour la démocratie. Ces deux tâches, il s'en acquitta avec la même ponctualité, le même zèle, la même ardeur. Elles se distinguaient à peine. A ses élèves qui ont gardé le souvenir d'un merveilleux éveillé d'esprits, il montrait le lent et pénible effort du peuple pour se libérer, depuis la prise de la Bastille, à travers les Révolutions du XIX^e siècle, jusqu'à notre équilibre instable. Il leur expliquait que la partie n'était pas définitivement gagnée. A ses auditeurs populaires, à ses lecteurs — car il fut journaliste — il ne tenait pas un autre langage. A peine transposait-il. L'invective, l'injure n'était pas son fait. Il démontrait. Ce rationaliste apportait ses preuves, comme le veulent Descartes, Voltaire et le bon sens français. Sa polémique faisait penser aux Provinciales plutôt qu'à la Lanterne. Qui donc aurait

refusé de croire cet apôtre dont la manière et le comportement justifiaient le propos, qu'il affirmât sa laïcité résolue, son altruisme, sa haine de toutes les oppressions et du mensonge, la nécessité de l'entente entre les nations si notre vieux monde que rajeunit la Science, veut survivre ? Laïque, républicain, socialiste, pacifique plutôt que pacifiste, patriote au sens vrai et plein du terme, voilà Emile Kahn.

* *

Un jour vint où il estima ne plus pouvoir mener de front sa double tâche. Il opta pour la lutte civique et quitta prématurément l'Université. Quel serait le lieu d'élection de son activité ? Ce ne pouvait être que la Ligue, bien qu'il eût joué dans le parti socialiste au côté de Renaudel, de Paul-Boncour et de Léon Blum, un rôle appréciable.

Membre du Comité Central, vice-président, il devait à la confiance de ses collègues de remplacer au secrétariat général Henri Guernut, élu député. De ce jour, se développa harmonieusement sa carrière de défenseur des opprimés, d'animateur de la propagande, d'administrateur sous les présidences successives de Victor Basch, de Paul Langevin, du docteur Stcard de Plauzoles. Lorsque ce dernier, estimant son œuvre accomplie, se retira, c'est à Emile Kahn que le Comité Central remit la charge, lourde et glorieuse, de diriger la Ligue. Notre ami réalisait en son âge mûr le rêve qu'en sa jeunesse il avait à peine osé entrevoir.

Son œuvre de Président ? Il paracheva ce qu'il avait entrepris dès son accession au secrétariat général. Relever tous les dénis de justice, certes, pourchasser l'arbitraire des autorités administratives ou policières, mais aussi avertir l'opinion, sonner l'alerte quand les erreurs du gouvernement ou des foules abusées mettaient la République en danger. Le 6 février 1934, il organisa avec Basch la riposte des républicains et contribua à la victoire, en 1936, du Front Populaire; il demanda, avec quelle insistance! que l'on vint au secours de la République espagnole torturée; il dénonça les concessions à l'hitlérisme et au fascisme des gouvernements apeurés et Munich n'eut pas de plus véhément adversaire. Il savait que l'on ne fait pas au fascisme sa part. Mais, il faut le dire, ses avertissements, qui étaient ceux de la Ligue, n'étaient plus entendus. Le défaitisme, soutenu, subventionné par Hitler et Mussolini, gagnait sournoisement; il atteignit ses buts. La drôle de guerre s'achevait en défaite et la République fut emportée. Emile Kahn ne se résignait pas. Alors que s'annonçait la dictature de Pétain et de Laval, en juin 1940, il essaya avec quelques collègues du Comité Central rencontrés à Bordeaux au hasard de l'exode, de résister au césaro-fascisme triomphant. Le courant était trop fort. Il fallait attendre le reflux de la vague de boue et de sang, l'attendre ou plutôt le préparer. Emile Kahn fit sienne la devise fameuse : Je maintiendrai. Il fut, suivant la belle parole de Léon Blum, le témoin de la République. A Mendès-France, honteusement poursuivi, il apporta, au tribunal militaire de Clermont-Ferrand, le soutien moral de sa présence, es qualité, lui dit-il. On le vit à Riom, auprès de Léon Blum prisonnier de Pétain et de Laval. Grâce à sa fortitude, la Ligue dissoute, pillée, persécutée, anéantie, la Ligue était là. Mais, chaque jour, l'ennemi du dehors et du dedans se faisait plus menaçant. Emile Kahn dut mener la vie du proscrit, sans renoncer pourtant à rester en rapport avec les résistants de l'intérieur ou de Londres. Grâce au dé-

vouement de celle qu'il devait appeler son Antigone toujours vigilante, il échappa à la fureur de la gestapo et des miliciens qui assassinèrent Victor Basch et M^{me} Basch.

* *

Enfin, la Libération vint. Tout était à refaire, et d'abord la Ligue. Ses survivants se rejoignirent à son appel. Ils se retrouvèrent chez le docteur Stcard de Plauzoles, puis dans cet immeuble vide. A sa diligence, sections et fédérations se reconstituèrent. La Ligue renaissait et reprenait son rythme. Bien vite, il fallut se rendre à l'évidence. La République retrouvée n'était pas le régime dur et pur conçu par nombre de résistants. A l'intérieur, trop de coupables échappaient à l'épuration : les hommes ou les partis désqualifiés reparaissaient timidement, puis s'affirmaient avec audace. Dans le même temps, sévissait l'arbitraire policier. La guerre coloniale reprenait en Indochine et entre les deux grands blocs antagonistes sévissait la guerre froide. L'inquiétude gagnait.

En présence d'un monde dangereusement divisé et où sévissait la violence, devant des gouvernements qui, en Afrique comme en Asie, se refusaient à reconnaître la force irrésistible de l'aspiration à l'indépendance, il rappelait, au risque de subir l'insulte des ultras et de provoquer quelques malentendus, que la France ne conserverait l'amour des peuples que si elle restait fidèle à sa tradition émancipatrice et à la Déclaration des Droits. Contre les abus, les sévices, les tortures, les crimes, il élevait avec nous sa protestation indignée, quel qu'en fût le lieu, derrière ou devant le rideau de fer, outre-mer ou dans la métropole, quel que fût le camp où se trouvaient les tortionnaires ou les criminels. Il professait le respect de la personne humaine.

Les événements d'outre-mer avaient leur répercussion dans la métropole où les libertés de parole et de réunion, la liberté de la presse, la liberté individuelle souffraient de dures atteintes. Emile Kahn sentait que les égarements ou la faiblesse des pouvoirs publics nous conduisaient aussi sûrement à un régime autoritaire que les entreprises des factieux. Il tentait d'arrêter le glissement insidieux. Il adjurait les républicains d'être attentifs et de se retrouver pour faire front : nul n'a oublié les appels désespérés qu'il leur adressait. Union des gauches, il se tenait à la vieille formule éprouvée. Il retrouvait sa vigueur juvénile pour la prêcher, et aussi l'accent et le mouvement de ses articles vivants, nourris, incisifs de la Lumière. Il rédigeait ces résolutions, pleines de substance et solidement charpentées, qui devenaient notre charte.

Qu'un tel labeur fût épuisant, chacun le sentait. Mais il y apportait tant d'aisance qu'on admirait sa puissance sans s'aviser qu'elle pouvait avoir des limites. Sa loi, sa règle était le travail. Il écartait les distractions frivoles, tout en se gardant de l'austérité bougonne. Ce lettré trouvait son délassement dans les lectures choisies ou la musique : son pèlerinage à Bayreuth, l'été dernier, fut une de ses dernières joies. Mais, il n'aimait point l'art pour l'art ou le dilettantisme. Il voulait retrouver dans l'œuvre d'art les grands sentiments, les nobles pensées qu'inspiraient sa conduite.

Ses idées, après les avoir passées au crible de la raison, il les défendait, comme il le dit lui-même, avec ténacité, avec passion. C'était la passion du juste et du vrai. Ses adversaires même le respectaient, reconnais-

sant sa sincérité, son désintéressement total, son dédain des honneurs. Il était inflexible. Mais c'est pour lui-même qu'il se montrait le plus exigeant et le plus sévère. Il en oubliait la prudence. Comme un ami lui faisait observer avec discrétion que cette tournée de conférences était peut-être imprudente et qu'il serait plus sage de ne point partir : « Mais il le faut ! » répondit-il d'un ton décidé. Parole magnifique, la dernière que j'ai recueillie de lui. Peut-être ce haut sentiment du devoir nous l'a-t-il fait perdre!

.

Nous ne le verrons plus penché sur la tribune pour communiquer sa conviction ou dressé pour la péroraison entraînant. Nous n'écouterons plus l'orateur fougueux prêcher la croisade de la vérité, de la justice et de la paix. Nous garderons le souvenir de ce guide incomparable qui, sans y prendre garde, se décrivit lui-même lorsque, dans la Lumière, il dessina le portrait du militant : « C'est le citoyen qui s'est voué une fois

pour toutes au service de la cité, écrivait-il. C'est l'homme qui sacrifia joyeusement son repos, sa santé, ses intérêts temporels, sans autre profit que le progrès de ses idées et le succès de sa cause. » Oui, Emile Kahn fut ce militant ! Il était de la lignée de nos Présidents qui concevaient la Ligue comme la conscience de la démocratie.

En cet instant de l'adieu, en ce suprême rendez-vous où un seul interlocuteur, hélas ! élève la voix, je prends l'engagement au nom de tous les ligueurs que votre volonté, cher et grand ami, sera respectée : la Ligue continue.

M'inclinant profondément, respectueusement devant vous, Madame, qui lui avez apporté en toutes circonstances le réconfort de la parfaite communion de l'esprit et de cœur, devant vous, Madame, dont l'amour filial lui fut si bienfaisant, je voudrais qu'avec son fils que sa résidence actuelle tient éloigné de nous, vous accueilliez cette promesse de fidélité comme l'hommage reconnaissant de la Ligue à celui auquel elle doit tant et dont la disparition la laisse inconsolable.

Discours prononcé par M. J. Paul-Boncour, Président de la Fédération Internationale des Droits de l'homme

Ma chère Collette, et vous tous, ligueurs, ceux qui sont ici et ceux qui n'y sont pas et qui, de loin, s'associent à nous, à notre chagrin par la pensée, il y a dans ce cercueil soixante ans d'une vie tout entière consacrée au même devoir, à la même foi, au même idéal.

Je dis soixante ans parce que soixante ans, c'est l'affaire Dreyfus ; l'affaire Dreyfus qui fut pour Kahn, comme pour moi-même, comme pour tant de jeunes gens de cette génération, le charbon d'Israël qui brûla nos lèvres. Alors, un grand mouvement se dessinait en France parce qu'un seul Juif souffrait à l'île du Diable. Depuis, sans trop nous émouvoir, nous en avons vu des centaines de milliers mourant dans les camps de concentration, déportés, prisonniers, etc...

Kahn, lui, avait gardé la marque indélébile de la Grande Affaire. Jusqu'au bout, aucune injustice, aucune souffrance imméritée, aucun abus du droit ne manquait de faire battre son vieux cœur, comme au temps de sa jeunesse.

Jeune étudiant, militant déjà dans les organisations de gauche, il alla tout de suite à cette Ligue des Droits de l'Homme qui venait de se fonder. Successivement, admirable soldat du rang, Secrétaire général, Président, Gombault tout à l'heure, d'une voix que l'émotion de leur vieille amitié faisait trembler, a retracé les étapes d'une carrière tout entière consacrée à la Ligue.

Moi, c'est comme Président, et ou nom de la Fédération internationale des Droits de l'Homme, que je prends la parole. Président nominal ! Le vrai Président, son animatrice, c'est Collette-Kahn. Murée dans sa douleur, elle ne peut pas élever la voix devant le cercueil qui va emporter ce qu'elle a le plus aimé au monde. C'est à moi de parler en son nom.

.

En 1922, trois ligueurs éminents, Basch, Français, Von Gerlach, cet Allemand auquel notre souvenir reste fidèlement attaché, et Kahn, se dirent que cette guerre,

qui venait de s'achever, la première guerre mondiale, n'avait pas été une guerre comme les autres, que ce n'était pas la guerre de la France contre l'Allemagne, de l'Angleterre contre l'Allemagne, des Etats-Unis contre l'Allemagne, que c'était la lutte entre deux conceptions du droit, entre deux manières de sentir, et que les droits de l'homme devaient franchir les frontières, pour veiller à ce que, par tous pays, les réactions ne frustrant pas les vainqueurs des fruits de leur victoire, et que les morts de toutes les patries, tombés sur les champs de bataille, ne soient pas morts en vain. Et ils fondèrent la Ligue internationale des Droits de l'Homme.

De cette Ligue, bien entendu, Emile Kahn fut l'un des premiers, et, comme partout où il passait, son animateur. Sans en avoir le titre, il fut le secrétaire véritable, l'agent de ses rencontres et de ses congrès, jusqu'à ce qu'il en prit le titre officiel. En 1951, date où, débordé par son travail de la Ligue française, auquel il se consacrait avec une passion qui usait sa santé, il passa la main à sa chère compagne, à Collette-Kahn.

Vous voyez que la Fédération internationale, puisque c'est son nom maintenant, devait déposer son hommage au pied de ce cercueil.

Mais elle avait pour cela un autre motif, beaucoup plus important : avoir été le fondateur, l'animateur, le Secrétaire général de cette grande organisation internationale, c'était bien. Cela ne suffisait pas. Voyez-vous, de même qu'aux premiers temps du christianisme on a dit que l'Eglise de Rome était la mère et la maîtresse de toutes les églises, on peut dire que la Ligue française est la mère et la maîtresse de toutes les ligues qui se sont fondées à travers le monde. Ce sont ses initiatives, son activité, qui ont engagé, par tous pays, des ligues semblables à se former. C'est l'exemple de ses présidents, dont Emile Kahn a été le successeur et le continuateur admirable, qui a incité toutes les autres ligues à les suivre et à les imiter. Et il me semble, voyez-vous, que tous ces grands présidents, dont

il est le dernier, sont là, dans cette salle, où leurs hautes figures dominent la foule pressée des amis éprouvés qui entourent ce cercueil. Et c'est à eux, à leur action, que nous devons d'avoir suscité par tous pays ces ligues, qui forment notre Fédération internationale.

..

Je les revois, moi, tous ces présidents, car mon âge me donne, comme à Hadamard et à quelques autres, le privilège de les avoir connus. Je les revois tous. Ils sont ici. Ils font cortège à ce cercueil qu'on va tout à l'heure emporter au cimetière.

Premier de tous, fondateur de la Ligue, Trarieux, grand, triste, cheveux noirs, redingote noire, l'air d'un clerc, mais d'un clerc clairvoyant et courageux. Je le vois à la tribune du Sénat interpellant le ministre Waldeck-Rousseau, dont il était, bien entendu, un partisan résolu, mais inaugurant, dès le début, ce qui est la fierté et l'honneur de la Ligue et qu'Emile Kahn a si bien respecté : son indépendance vis-à-vis des gouvernements et son droit de critique la plaçant toujours au-dessus des contingences et des combinaisons subalternes de la politique.

Je revois Pressensé : Pressensé, grand écrivain de politique extérieure, collaborateur du *Temps*, modéré, venu au socialisme par l'affaire Dreyfus. Je le vois à la tribune de la Chambre, accablé par les rhumatismes, les bras enveloppés dans des foulards noirs, sorte de tronc humain débitant des insolences lyriques. Lui, Président de la Ligue des Droits de l'Homme, libre penseur, il interpellait le ministre de la Guerre, le général Picquart, parce qu'il avait frappé des officiers qui avaient assisté en tenue à un service religieux à Amiens.

Je revois Fernand Buisson, qui a apporté à la Ligue

le prestige de Ferry, de Paul Bert, de tous les créateurs de la laïcité française. Je revois cet homme à l'âme de cristal, qui portait les préoccupations morales jusque dans les contingences électorales.

Kahn, de la même trempe morale que Buisson, n'eut pas à choisir, n'eut pas à opposer ses devoirs moraux aux nécessités électorales. Aucun titre parlementaire ne lui appartient. L'histoire politique dira qu'il fut exclusivement et seulement Secrétaire général de la Ligue des Droits de l'Homme et son Président. « Altesse, saluez », comme on dit dans *Hernani*.

Je revois Victor Basch, le plus grand de tous parce que le martyr l'a consacré et qu'il est mort pour tout ce que nous défendons, Victor Basch qui, au lieu de replier la Ligue sur elle-même, la lança dans des opérations audacieuses. Quand la République lui parut menacée, il fit ce Front Populaire, à une époque heureuse où, pour la défendre, il n'y avait pas d'exclusive contre aucune fraction républicaine. Kahn a suivi sa leçon, et en dépit des réserves que formulaient quelques collègues, incontestables d'ailleurs et excellents ligues, il ne craignit pas de faire sortir la Ligue de son domaine strictement juridique, et de la faire procéder à des affirmations politiques qui lui paraissaient commandées par le salut d'une République, que risquaient de compromettre les combinaisons, les timidités et parfois les lâchetés de ceux qui avaient à la défendre.

C'est tout cela qui a encouragé les ligues des autres pays à se former, et à agir. C'est tout cela qui anime notre Fédération internationale. C'est parce que Kahn a été le continuateur de tous ces grands présidents, dont j'ai salué la présence imaginaire dans cette salle, qu'il les a vénérés, qu'il les a imités, que la Fédération internationale se devait de venir déposer sur ce cercueil, parmi toutes ces fleurs qui le recouvrent, l'hommage de sa reconnaissance et de sa douleur.

La voix d'Émile Kahn

« J'accuse »

Après-demain, 13 janvier, il y aura soixante ans que parut l'article célèbre d'Émile Zola : « J'accuse ». L'affaire Dreyfus est entrée dans l'histoire, elle est enseignée dans les lycées et collèges, tous les bacheliers sont censés la connaître. Les Français d'aujourd'hui devraient donc savoir, sans qu'il fût besoin de le rappeler, quand et pourquoi « J'accuse » fut écrit et quels en furent les effets.

Dreyfus, innocent, agonisait à l'île du Diable, Esterhazy, le traître, venait d'être découvert et dénoncé. Cependant, il portait encore l'uniforme de commandant et l'Etat-major le réconfortait. Une comédie judiciaire soigneusement organisée devant le Conseil de guerre aboutissait, comme il était prescrit, à son acquittement triomphal. Le gouvernement, par calcul politique, était complice; le Parlement, par lâcheté, était complice; à de très rares exceptions près — celle de Jaurès, par exemple — tous les partis étaient complices, depuis la droite monarchiste et cléricale jusques et y compris les socialistes prétendus révolutionnaires. Complice enfin la grande masse des Français, trompés par les mensonges de la tribune et de la presse, d'ailleurs mal remis du boulangisme récent, et de plus en plus intoxiqués par l'antisémitisme d'origine étrangère.

Ainsi, ce qui n'avait été au début qu'une erreur devenait une volonté d'injustice, et ce qui avait été la France des Droits de l'Homme ne gardait plus de la République qu'une façade illusoire. Alors, le petit nombre, le tout petit nombre de Français qui connaissaient la vérité, et pour qui l'injustice était comme une brûlure dans leur chair, désespérèrent. Tous les recours légaux étaient désormais impossibles. L'innocent achèverait de mourir dans son île lointaine; ses proches et tous ceux qui portaient des noms

sonnant comme le sien, vivraient dans une honte imméritée, sous le mépris et la haine racistes. Le criminel et ses complices, acclamés comme des héros, courbant la France sous le sabre, lui imposeraient sa loi. Honneur et liberté s'effondrant avec la justice, tout paraissait perdu.

« J'accuse », éclatant comme un tonnerre, rouvrait à la fois l'avenir et l'espoir. Le procès en Cour d'assises, dès lors inévitable, reprenait le débat, étalait les doutes et, forçant les fausses preuves à sortir de leur cachette, amorçait la révision avec l'enchaînement de ses suites jusqu'à la réhabilitation solennelle de l'innocent.

En même temps, « J'accuse » et son procès ont réveillé l'esprit civique. Dès lors se dessinait ce regroupement démocratique qui, gagnant de proche en proche et rénovant les partis, allait rétablir en France une République républicaine.

Quant à nous, Ligue des Droits de l'Homme, comment oublier que nous datons de là? C'est dans la salle des témoins au procès Zola qu'a surgi, dans l'esprit de ses fondateurs, l'idée de la Ligue avec sa double mission : réclamer justice partout et pour tous, et défendre les libertés républicaines. On dira : vieille histoire, dépassée par de tels événements survenus depuis! Tout de même, relisons « J'accuse » et le procès, et sentez comme il sonne : « C'est un crime d'avoir accusé de trahir la France ceux qui la veulent généreuse à la tête des nations libres et justes... Il s'agit désormais de savoir si la France est encore la France des Droits de l'Homme, celle qui a donné la liberté au monde et qui devait lui donner la justice. »

Est-ce vraiment si vieux, si périmé, si dépassé?

(Chronique radiodiffusée, 11 janvier 1958.)

Messages

Sitôt que fut connue par la radio et la presse la mort du Président Emile Kahn, les lettres et les télégrammes affluèrent à la Ligue par centaines, venant de France et de l'étranger : amis personnels, sections de la Ligue, militants, personnalités officielles. Citons notamment :

S M MOHAMED V, Roi du Maroc.

SI BEKKAI, Président du Conseil.

HO CHI MINH.

M. GAJEWSKI, Ambassadeur de Pologne.

M. GORDON ORDAS, Président du Gouvernement républicain espagnol en exil.

M. Julio JUST, Ministre de la Justice du Gouvernement républicain espagnol en exil.

M. MENDES-FRANCE.

M. Robert Léon BLUM.

Les Ligues sœurs : Ligue allemande,
Ligue autrichienne,
Ligue belge,
Ligue espagnole en exil,
Ligue hellénique,
Ligue italienne,
Ligue luxembourgeoise,
Ligue portugaise,
Ligue roumaine en exil,
Ligue vietnamienne en exil.
Emergency Civil Liberties
Union (New-York).
Japanese Civil Liberties Union
(Tokio).

Association amies : Le Grand-Orient,
La Grande Loge de France,
L'union rationaliste.

Association Vietnam-France.

Sans parler de touchants témoignages de sympathie individuels venus de personnes isolées d'Afrique occidentale ou équatoriale, et de nombreuses victimes de l'injustice défendues par la Ligue, notamment la veuve du caporal Maupas.

Ont assisté aux obsèques.

Tous les membres du Bureau et du Comité Central de la Ligue et ses collaboratrices.

M. FRIOL, Directeur du Cabinet du Président de la République ;

M. Vincent AURIOL,

M. BILLERES, Ministre de l'Education Nationale,

M. MUTIN, représentant M. LE TROQUER,

Mme Léon JOUHAUX,

Mme Léon BLUM,

Mme Jean ZAY.

De nombreux parlementaires, journalistes, avocats, des représentants des organisations amies.

Le Gouvernement de la République espagnole, en exil, des représentants de l'ambassadeur d'Italie, de l'Ambassadeur d'Ethiopie.

La Ligue espagnole en exil, la Ligue hongroise en exil, la Ligue italienne en France conduite par sa Présidente Mme Campolonghi.

Mme MIRKINE-GUETZEVITCH.

Notons aussi la présence de ceux qui, défendus par la Ligue, avaient voué à son Président une profonde reconnaissance : Claude GERARD, Georges GUINGOUIN, la fille de Sezec, le frère de l'intendant Frogé, etc...

Il n'est pas possible de faire un choix parmi les

innombrables lettres de sympathie reçues par la Ligue ou par Mme S. Collette-Kahn personnellement.

Nous ne publierons que la lettre adressée à

Mme Suzanne Collette-Kahn par M. Alberto Cianca, sénateur de la République italienne, ancien Secrétaire Général de la Ligue italienne antifasciste en exil.

Senato della Repubblica

Rome, le 23 janvier 1958.

Madame,

Nous avons appris aujourd'hui, en lisant un journal de Turin, la Stampa Sera, la nouvelle inattendue et très douloureuse de la mort de votre mari. Notre ami, le sénateur Emilio Lussu, et moi, nous vous avons envoyé un télégramme adressé à la Ligue des Droits de l'Homme, à votre nom. Mais je tiens à vous exprimer, encore une fois, la tristesse profonde de tous les antifascistes italiens qui, pendant leur exil en France, ont reçu une aide précieuse de la part de la Ligue Française, et particulièrement d'Emile Kahn, grand ami de l'Italie démocratique, esprit ouvert aux idéaux les plus nobles de liberté, de justice et de solidarité humaine.

En tant que Secrétaire général de la Ligue italienne, je rappelle toutes les interventions d'Emile Kahn — dont le nom restera lié dans nos cœurs à celui de Victor Basch — auprès des autorités françaises, pour empêcher que des antifascistes — poursuivis, même au-delà des frontières nationales par la haine factieuse du régime mussolinien — soient chassés de votre terre d'asile.

Nous n'oublierons jamais qu'Emile Kahn a été le défenseur infatigable de notre cause, et que beaucoup de nos compagnons de lutte ont été sauvés grâce à l'œuvre généreuse de l'homme dont vous avez été la plus digne et fidèle collaboratrice.

Je désire, Madame, que vous sachiez que les antifascistes italiens sont aujourd'hui spirituellement près de vous et participent à votre deuil, qui est aussi, je vous prie de le croire, leur deuil.

Acceptez, Madame, toute ma dévotion.

ALBERTO CIANCA.

Hommage à Émile Kahn

La dernière fois que vous avez écouté la chronique radiodiffusée de la Ligue des Droits de l'Homme, c'est la voix d'Emile Kahn que vous avez entendue.

Vous le savez, Emile Kahn n'est plus. Il a sombré, en pleine action, quittant le lieu d'une conférence pour aller en faire une autre ailleurs, soudain pris de malaise, opéré, puis emporté par une embolie alors qu'on l'espérait sauvé et que, volonté et coquetterie mêlées, il offrait toutes les apparences de la guérison proche.

Vous n'entendrez plus Emile Kahn. Vous n'entendrez plus autrement que dans le souvenir qui est au plus profond de chacun d'entre nous, les accents passionnés de celui qui, donné tout entier à la Ligue des Droits de l'Homme — c'est-à-dire à l'Homme, à ses droits et à l'organisme chargé spontanément de les défendre contre l'arbitraire et la destruction qui en découle — lui avait consacré tous ses instants jusqu'à l'ultime.

Je reprends à mon compte, et pour la lui appliquer, la formule par laquelle il définissait Victor Basch : « Il avait, comme Pressensé, l'idée la plus fière de sa fonction de Président, de sa dignité de Président. Il la tenait pour un pouvoir officieux assurément, mais l'un des plus hauts de la République, et il lui voulait, dans la Ligue même, une autorité effective. »

Cette autorité, il l'avait acquise peu à peu, mais il la possédait de plein droit. Il est même erroné de parler de la Ligue et de lui comme de deux êtres distincts. Il incarnait la Ligue. Il était la Ligue.

Il l'avait épousée jusqu'aux contours les plus intimes, les plus secrets, de ses batailles, de ses difficultés, de ses espérances. Avec quelle finesse, quelle délicatesse de touche, il les abordait toutes, ici même, vous laissant le soin de conclure, se contentant de dire le fait, de lancer l'idée qui devait faire, il le savait bien, un chemin souvent utile.

C'est à moi qu'incombe désormais la mission difficile de remplir les tâches qui étaient les siennes. Je n'ai pas l'ambition de le remplacer, mais seulement de tenter de lui succéder dignement.

Comment, d'ailleurs, quiconque pourrait remplacer cette immense expérience et cette volonté inlassable, cette ardente opiniâtreté et cette éternelle jeunesse?

Rien ne le rebutait. Il n'était blasé en rien. L'injustice individuelle le soulevait, à 80 ans, d'une indignation de même qualité que celle qui l'avait envahi, à 20 ans, au plus fort de l'affaire Dreyfus.

Et sa confiance n'était pas faite de naïveté ou d'ignorance, mais d'espoir. Il voyait les faits tels qu'ils étaient, non tels qu'ils les eût souhaités. Combien de fois ne m'a-t-il pas convié, d'un coup de téléphone que seule l'amitié rendait impératif, à le rencontrer simplement pour qu'il me dise son inquiétude et son indignation (l'une allait rarement sans l'autre), en face de tel ou tel événement, de telle ou telle iniquité, de tel ou tel geste collectif qu'il considérait comme déshonorant. Et c'est pendant son propre exposé fait sur un ton qu'il ne cherchait nullement à calfeutrer par je ne sais quelle pudeur qui lui eût paru vaine, qu'il trouvait lui-même, dans le feu de son propre verbe, non la solution (il n'y en avait généralement pas où elle serait arrivée trop tard), mais la riposte qui sauvait un principe ou la conception, si noble et si entière, qui était la sienne, de l'honneur.

Pour lui, rien n'était petit ou indigne d'action. Tout était essentiel, qui touchait à l'homme, à sa dignité, à la justice qu'on lui doit et qu'il se doit de mériter ou de servir. Et cela valait naturellement pour tous les hommes, où qu'ils fussent, quelles que fussent leur race ou leur condition sociale.

De quoi vous eût-il parlé aujourd'hui? Sans doute de ce dont je vous entretiendrai jeudi prochain et les jours suivants : de nos besoins, de nos initiatives, de la nécessité de notre union en vue d'une union plus large, de l'identité entre notre idéal et celui d'une jeunesse à la fois avide d'absolu et lucide de réalité.

Il eût certainement, à votre intention, pour vous convier à vous associer à nos combats, repris cette dernière phrase de son dernier écrit, à propos des 60 ans d'existence de la Ligue, qui nous réuniront prochainement en Sorbonne : «Faites que nous célébrions, en cet anniversaire, la date initiale de la résurrection. »

Daniel MAYER

(Chronique radiodiffusée le 17 avril 1958.)

Paul RIVET

7 mai 1876 — 21 mars 1958

Le professeur Paul Rivet, membre du Comité Central de la Ligue depuis 1938, vice-président de 1947 jusqu'à novembre 1957, est mort le 21 mars 1958, après une maladie qui l'a éloigné de nous pendant plusieurs mois.

Mme Odette Merlat, membre du Comité Central, dira plus loin ce que fut le savant, l'humaniste, l'homme politique, le résistant. Nous nous permettons d'ajouter que si la Ligue l'a porté d'enthousiasme à son Comité Central en 1938, c'est non seulement parce que républicain et démocrate épris de liberté et de justice il avait sa place parmi ceux qui, à une époque troublée entre toutes, dirigeaient son action, mais aussi parce qu'aux côtés de son Président Victor Basch et de son Vice-président Paul Langevin, il complétait ce trio qui restera, dans l'Histoire, le symbole de la lutte antifasciste.

La Ligue a perdu en Paul Rivet l'un de ses guides les plus aimés.

* * *

Il est parti discrètement, comme il s'était discrètement attaché, sa vie durant, à faire, de l'ethnologie, cette science complète de l'homme, par où il exprima peut-être le mieux son humanisme profond. Car il fut jusqu'à son dernier jour l'homme de science qu'il avait voulu être dès l'adolescence, et le miracle est qu'il le fût dans la voie même où sa sympathie humaine avait le mieux chance de le servir et de lui gagner du même coup le cœur de ceux dont il révélait à eux-mêmes et à nous-mêmes les origines. Ne venait-il pas en effet de publier en 1957 une remise à jour de son ouvrage sur *l'Origine de l'homme américain*, ainsi que le quatrième et dernier volume de la *Bibliographie des langues Aymara et Kicua*?

* *

Etudiant, il eût souhaité d'entrer à l'École Normale Supérieure, mais étudiant pauvre, second d'une famille de six enfants, il lui fallut choisir le chemin plus court de

l'École du service de Santé militaire. Médecin aide-major en 1898, il accompagnait, en 1901 (la mission géodésique chargée de la mesure d'un arc du méridien en Equateur. Premier contact avec l'Amérique du Sud. Les hommes plus que les choses l'y retinrent. Médecin, il en vint naturellement à étudier les caractères physiques de ces populations amérindiennes, dont l'origine demeurait sujette à discussion. Mais, déjà, biologie et anthropologie lui semblaient négliger trop d'aspects proprement humains ; aussi, dès ce premier séjour, s'efforça-t-il de réunir les données sociologiques, archéologiques et linguistiques qu'il jugeait indispensables à la connaissance de toute société.

Deux ans après son retour en France, il était nommé assistant au laboratoire d'Anthropologie du Muséum d'Histoire Naturelle et secrétaire général de la Société des Américanistes. Arraché à ses travaux par la première guerre mondiale, il dut attendre 1926 pour obtenir le secrétariat général du nouvel Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, en même temps que la chaire d'an-

thropologie du Muséum et la direction du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Absolument convaincu que la science de l'homme se fonde autant sur l'étude des sociétés d'hier et d'aujourd'hui que sur celle des traits biologiques ou même pathologiques des groupes humains, il obtenait le rattachement de ce musée à sa chaire, transformée en chaire d'ethnologie des hommes fossiles et actuels. Par là, il devenait lui-même l'animateur de l'Ecole française d'Ethnologie qui allait, dès lors et jusqu'à la débâcle de 1940, insuffler un sang nouveau à l'anthropologie et à l'ethnologie.

Paul Rivet était désormais un savant de réputation mondiale, dont les avis étaient sollicités de tous et notamment de ces pays d'Amérique Latine qui le regardaient un peu comme un des leurs. En France, 1937 apportait à sa carrière de savant un couronnement. Il inaugurait le Musée de l'Homme, monument qu'une tenace volonté venait d'ériger à la patience des hommes, dans lequel collections du Muséum, collections du Musée d'Ethnologie, Bibliothèque des Américanistes, salles de cours enfin, se trouvaient réunies en un centre unique vers lequel convergeaient ainsi tous les moyens de connaître et de faire connaître l'homme. Car Rivet n'acceptait pas que la science restât le privilège de quelques-uns, comme en témoignent les salles et les vitrines de son musée, où le visiteur s'attarde pour lire les indications précises et cependant accessibles à tous, qui lui rendent familières les techniques des peuples les plus éloignés dans le temps et dans l'espace.

**

Centre de recherches, centre d'enseignement supérieur, centre d'éducation populaire, tel est le Musée de l'Homme, tel l'avait voulu son fondateur. C'est que chez Paul Rivet, goût de connaître et goût d'instruire s'alliaient parfaitement, parfaitement servis au reste par la clarté de l'esprit et la clarté du style. Rien n'était aussi frappant, pour qui l'écoutait, que son souci d'être compris de tous; j'entends encore la langue directe et belle, dans laquelle il parlait aux enfants qu'il accueillait toujours avec joie dans les vastes bibliothèques et sur les terrasses de son appartement du Musée de l'Homme, où, chaque dimanche, pendant des années, se pressèrent et apprirent à s'apprécier ses amis du monde entier. Dans ce besoin de parler la même langue aux doctes et aux simples, je retrouve l'affirmation de la dignité humaine qui allait jeter le savant dans le combat politique. Car le respect de l'homme suppose égalité et justice sociale, et s'oppose à tout régime fondé sur le privilège. Ethnologue, n'était-il pas, mieux que d'autres, armé pour démasquer les théories fondant des conceptions politiques sur un racisme élémentaire? Il ne pouvait pas ne pas être antifasciste; et quand la contagion italienne et allemande menaçait la France, il se trouva aux côtés du philosophe Alain et du mathématicien Langévin pour appeler les démocrates à défendre les libertés publiques. Ainsi surgit, au milieu des périls de 1934, le Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes, auquel notre Ligue apporta d'emblée un concours total. L'année suivante, étudiants, nous suivions passionnément la bataille électorale du quartier Saint-Victor, où tous les Républicains rassemblant leurs suffrages, au second tour, sur le docteur Rivet, envoyaient l'ancien professeur au Muséum, représenter le cinquième arrondissement au Conseil municipal de Paris.

La haine de la dictature avait fait de lui un homme politique; elle allait aussi en faire un résistant. A peine avait-il annoncé à Pétain que se lèverait « le jour de la

révolte », qui rétablirait la liberté dans le pays qui l'avait vu naître et l'avait répandue dans le monde, que deux de ses jeunes collaborateurs venaient à lui pour lui faire part de leur résolution de se consacrer à la lutte contre l'occupant et ses mandataires, et lui demander conseil. Aussitôt, autour de Vildé, de Lévitky, de Rivet, auxquels se joignaient Pierre Brossolette et bien d'autres encore, se créait le foyer de résistance, connu aujourd'hui sous le nom de Réseau du Musée de l'Homme, tandis que la ronéo de « Vigilance » imprimait les premiers tracts et que s'ébauchaient les premières filières d'évasion. Mais, le 18 novembre 1940, Rivet était relevé de ses fonctions, quatre jours après avoir protesté contre la destitution du recteur Roussy. Appelé par le Président de la République de Colombie, il réussissait à passer clandestinement la ligne de démarcation, pour apprendre, dès son arrivée à Lyon, les arrestations du 6 février 1941 au Musée de l'Homme. Il serait trop long de dire ici ce que fut son rôle outre-Atlantique où, après avoir créé l'Institut d'Ethnologie de Bogota, devenu Conseiller culturel du général de Gaulle pour l'Amérique Latine, il usa de toute sa persuasion chaleureuse pour relever la foi de ces pays traditionnellement amis de la France, dans le destin de sa propre patrie.

**

Il était de retour à Paris en octobre 1944 et reprenait à la fois ses activités professionnelles au Musée de l'Homme, et ses activités politiques, comme député socialiste aux deux Constituantes et à la première Assemblée Nationale, où il fut vice-président de la Commission des Affaires étrangères.

Internationaliste, autant que patriote — qui a oublié ces rencontres d'hommes venus de partout pour s'interroger avec lui sur le sort de notre monde déchiré? qui a oublié comment les Républicains espagnols retrouvaient chez lui comme une petite patrie dans leur interminable exil? — il souffrait chaque fois que son pays lui paraissait faillir à ce qu'il croyait être sa vocation. Travailler à réduire les divergences entre les peuples, à les unir, à élaborer des synthèses capables de rallier l'adhésion de tous, telle était, à ses yeux, la mission laissée à la France, dont il eût voulu qu'au cœur d'une Europe indépendante, elle groupât autour d'elle tous les amis de la paix, sans la moindre exclusive.

Anticolonialiste, il fut l'un des premiers à percevoir et à proclamer que l'ère de l'exploitation des peuples d'outre-mer était révolue. Aussi n'hésita-t-il pas à recommander d'abord un accord avec le Vietminh, puis à demander sans relâche la fin de la guerre d'Indochine et la reconnaissance d'un Vietnam indépendant et unifié, et demeura-t-il jusqu'à son dernier souffle l'ami du Président Ho-Chi-Minh. C'est qu'il avait décelé en celui-ci et dans les hommes qui l'entouraient, des patriotes authentiques, doublés d'hommes d'Etat, dénués de passion xénophobe et capables, par conséquent, une fois l'indépendance conquise, de renouer avec l'ancienne métropole, des relations culturelles et économiques profitables à tous. L'une de ses plus amères désillusions a certainement été l'obstination des gouvernements français successifs à préférer des liens fragiles avec le gouvernement pro-américain du Sud-Vietnam, à la reprise de contacts normaux avec Hanoï. Et il est mort après avoir connu l'ultime déception de s'être vu frustré au dernier moment d'une mission promise auprès du gouvernement d'Ho-Chi-Minh.

Comme il avait condamné la politique suivie en Indochine, il condamna la répression de la rébellion malgache

de 1947 et se sépara d'un parti auquel tant de souvenirs l'attachaient, afin de mieux défendre une politique de libération des peuples, inséparable de sa haine contre toutes les formes d'oppression.

Mais ce sentiment s'alliait chez lui à celui du respect dû à tous les peuples et à toutes les civilisations, en même temps qu'à une rigueur rationaliste de la pensée, qui ne tolérait aucune concession aux entraînements de la passion, aucune simplification hasardeuse, aucune analogie hâtive. D'où la position qu'il avait choisie de prendre en face de la question d'Algérie, position qui devait éloigner de lui maint ami de naguère. Car s'il avait choisi, non l'indépendance, mais « une très large autonomie » pour l'Algérie, c'est qu'il refusait de perdre de vue la complexité des problèmes politiques, économiques et sociaux de la « collectivité algérienne », c'est que son besoin de justice pour les peuples opprimés n'excluait pas, à ses yeux, la nécessité de rendre justice à la civilisation qui l'avait formé, lui, et dont il estimait autant de son devoir de dénoncer les abus que de rappeler les bienfaits. En cela, il était guidé par sa formation scientifique même, par cet antiracisme, fondé en raison, de l'ethnologue qui se refuse à être à sens unique. Aussi, méprisant le racisme des Européens et flétrissant les crimes qu'il pouvait parfois couvrir, flétrissait-il au même titre, le prétendu « contre-racisme » de certains peuples colonisés, dont les manifestations étaient, pensait-il, d'autant plus redoutables qu'elles risquaient de retomber finalement sur eux-mêmes, parce que, disait-il, « tous les peuples que des conditions défavorables ont retardés dans leur développement culturel et social risquent de tomber dans une anarchie démagogique », génératrice de dictature.

Rationaliste, il ne pouvait céder à aucun fanatisme. Apte à comprendre et à expliquer les explosions passionnelles, il jugeait qu'il se devait, à lui-même et à ses amis — non seulement ses amis français, mais ses amis d'outre-mer — de ne pas les justifier. Il est fidèle à cette pensée lorsqu'il écrit ces lignes qu'on ne saurait lire sans émotion, car elles sont peut-être les dernières qu'il ait rédigées sur le problème algérien et elles sont demeurées inédites jusqu'à ce jour :

« Socialiste de toujours et par conséquent anticolonialiste, j'ai combattu toute ma vie pour l'égalité des peuples et pour leur droit à l'indépendance.

« Mais soutenu par le même idéal, j'ai toujours lutté contre tout nationalisme agressif, contre tout sectarisme religieux, contre tout mouvement de xénophobie; avec la même ardeur que j'ai combattu le pangermanisme, le panslavisme, le cléricanisme sous toutes ses formes, la haine entre les peuples, je combats maintenant le panarabisme et le panislamisme, qui se manifestent par une violente xénophobie. »

On reconnaît bien là celui qui, comme Alain, rejetait, pour lui et pour les autres « toute pensée serve ». Et dans les paroles qui suivent, on reconnaît mieux encore cette union d'un patriotisme profond et de l'humanisme essentiel que nous avions décelée chez lui dès sa jeunesse :

« En premier lieu, je dois tenir compte de l'existence en Algérie d'un million deux cent mille Français, artisans, médecins, éducateurs, commerçants, agriculteurs, avec lesquels je me sens uni par les liens de la nationalité, de même que je me sens uni avec les Arabes et les Berbères par les liens de l'humanité. »

Il se peut que le déchaînement des violences et l'enchevêtrement des intérêts ne s'accroissent plus désormais d'un rationalisme aussi strict que le fut celui de Paul Rivet. Il se peut que son souci de la mesure et d'une justice égale pour tous apparaisse maintenant dérisoire, et que l'aberration des prépondérants d'aujourd'hui nous entraîne à des solutions extrêmes. Il se peut que la fascination d'une indépendance, sans doute plus théorique que réelle, agisse avec un pouvoir quasi magique contre lequel tout raisonnement demeure sans force. Du moins voudrions-nous espérer qu'en essayant de ne pas trahir la pensée de Rivet, nous aurons dissipé quelques coins d'ombre et contribué un peu à montrer quel citoyen la France vient de perdre, quel ami constant ont perdu tous les opprimés, quel défenseur de la dignité humaine la Ligue a perdu en la personne de son Vice-président.

Odetta MERLAT-GUITARD.

LA CHRONIQUE RADIODIFFUSÉE DE LA LIGUE

Au lendemain de la mort du Président Emile KAHN, les services de la Radiodiffusion informaient la Ligue que la chronique radiodiffusée du samedi était supprimée.

M. Georges GOMBAULT protesta immédiatement auprès du Directeur Général de la Radiodiffusion et obtint l'assurance que la chronique serait rétablie. La mesure prise, lui fut-il déclaré, ne visait pas la Ligue, elle s'insérait dans un plan général de réorganisation des émissions.

Dès son élection, M. Daniel MAYER insistait pour obtenir que le jour et l'heure de l'émission fussent enfin fixés.

Depuis le 17 avril, la chronique de la Ligue passe tous les jeudis à 9 h. 8 sur France III.

Cette heure n'est pas très favorable, mais nous avons pu obtenir que le jeudi nous soit réservé, jour où un plus grand nombre de ligueurs, notamment parmi les membres de l'Enseignement, peuvent être à l'écoute.